

Cet article a été téléchargé sur le site de la revue Ithaque :

www.revueithaque.org



Ithaque : Revue de philosophie de l'Université de Montréal

Pour plus de détails sur les dates de parution et comment soumettre un article, veuillez consulter le site de la revue : <http://www.revueithaque.org>

Pour citer cet article : **Chaput, E. (2013) « Bandini, A., *Wilfrid Sellars et le mythe du donné* », *Ithaque*, 13, p. 233-237.**

URL : <http://www.revueithaque.org/fichiers/Ithaque13/Chaput.pdf>

Cet article est publié sous licence Creative Commons « Paternité + Pas d'utilisation commerciale + Partage à l'identique » :
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/2.5/ca/deed.fr>



Bandini, A. (2012), *Wilfrid Sellars et le mythe du donné*, Paris, Presses Universitaires de France, 170 p.

Emmanuel Chaput*

Un des chefs de file de ce qu'il convient d'appeler « l'école philosophique de Pittsburgh¹ », Wilfrid Sellars (1912-1989) reste vastement méconnu du public francophone, malgré la vaste reconnaissance qu'a connue son concept de « mythe du donné ». En ce sens, l'ouvrage d'Aude Bandini, *Wilfrid Sellars et le mythe du donné*, constitue ainsi l'un des premiers textes introductifs consacrés à la pensée de Sellars disponibles en langue française².

D'entrée de jeu, il faut dire que l'ouvrage de Bandini n'a pas la prétention de couvrir l'entièreté de la pensée philosophique de Sellars. Elle entend bien plutôt s'attarder à ce que l'on peut considérer comme l'un des textes clés de la pensée sellarsienne, *Empirisme et philosophie de l'esprit*³. C'est dans ce texte que Sellars développe sa célèbre critique du mythe du donné. Ce dont l'auteure cherche à rendre compte, c'est à la fois la complexité de cette critique et les théories positives de la connaissance, de la vérité et de la signification, que Sellars fonde à partir de celle-ci.

Le défi d'une telle introduction est d'autant plus grand que Sellars est reconnu pour être un auteur difficile d'accès. Afin de rendre

* L'auteur est étudiant à la maîtrise en philosophie (Université de Montréal).

¹ Cf. Maher, C. (2012), *The Pittsburgh School of Philosophy : Sellars, McDowell, Brandom*, London, Routledge, 170 p. ainsi que le numéro special de *Social Epistemology Review and Reply* : « Normative functionalism and the Pittsburgh School » édité par Patrick J. Reider (disponible à l'adresse : <http://social-epistemology.com/2013/01/04/special-issue-normative-functionalism-and-the-pittsburgh-school-edited-by-patrick-j-reider/> page consultée le 17 octobre 2013).

² Mentionnons également le numéro récent des *Études philosophiques* « Mythe du donné ? Sellars en perspectives », n° 103, paru en 2012.

³ Sellars, W. (1992), *Empirisme et philosophie de l'esprit*, Paris, L'Éclat, 127 p.

accessible sa pensée souvent touffue et intriquée, Bandini adopte une stratégie de mise en contexte de la problématique du donné, retraçant au premier chapitre son rôle dans l'épistémologie⁴ de la première moitié du XX^e siècle, que ce soit au sein de la pensée des empiristes de Cambridge ou du Cercle de Vienne. Alors que le second chapitre se concentre sur la réfutation du donné épistémique, le suivant s'attarde davantage à la dimension sémantique du donné.

Comme le rappelle Bandini, le donné se caractérise par les trois aspects suivants : a) son indépendance épistémique (c'est un donné immédiat et non le fruit d'une inférence ou un produit de la réflexion) ; b) il est autonome (c'est en lui-même qu'il se constitue comme une connaissance) ; c) il est épistémiquement efficace (on peut fonder sur lui la justification de nos croyances et la validité de nos inférences). C. I. Lewis et H. H. Price, inspirés par les travaux de Russel et Moore, seront les auteurs privilégiés par Bandini afin d'exemplifier l'usage du donné par ce qu'on pourrait appeler le fondationalisme réaliste pour lequel « [p]ar la perception, nous avons accès à une réalité indépendante, dont certains éléments sont donnés et non pas construits par l'entendement⁵ ».

Bien sûr, Sellars n'est pas le premier à critiquer ce concept de donné ; déjà l'idéaliste britannique F. H. Bradley considérait le donné comme une pure fiction théorique tout à fait illégitime, et ce, en raison de son caractère ineffable. Mais la critique de Sellars, comme Bandini le montre bien, se trouve ailleurs. Le reproche ne consiste plus simplement à dire du donné qu'il est introuvable ou inaccessible et dès lors fort douteux. La critique sellarsienne consiste à exposer les contradictions quasi-ontologiques de la notion même de « donné ». Il n'est pas simplement douteux, mais logiquement inconsistent.

L'argument de Sellars peut être résumé sommairement par le constat suivant : « indépendance et efficacité épistémique sont mutuellement exclusives⁶ ». En effet, l'efficacité épistémique nécessite une métaconnaissance des critères permettant la distinction entre ce qui est et ce qui semble être. Autrement dit, l'efficacité épistémique d'une perception s'appuie de manière extrinsèque sur ce que Sellars a appelé « l'espace logique des raisons ». Ainsi, pour distinguer la

⁴ Au sens anglo-saxon du terme, c'est-à-dire de théorie de la connaissance.

⁵ Bandini, A. (2012), *Wilfrid Sellars et le mythe du donné*, p. 24.

⁶ *Ibid.*, p. 74.

proposition vraie « je vois un arbre en fleurs » de l'hallucination (qui n'est qu'un « sembler voir l'arbre en fleurs ») nous ne pouvons simplement nous appuyer sur la perception, il faut un critère externe. Or, cela revient évidemment à nier l'indépendance épistémologique du donné perceptuel. Inversement, un donné strictement indépendant demeure stérile ; on ne peut déterminer par lui-même et en lui-même s'il s'agit d'un « voir » ou d'un « sembler voir ».

En fait, pour Sellars les tenants du mythe du donné tombent dans le piège du sophisme naturaliste en érigeant un fait descriptif (une perception) en fait prescriptif (une connaissance). En effet, Bandini souligne que pour Sellars, il importe de bien comprendre le caractère normatif de l'épistémologie. La connaissance ne consiste pas uniquement à faire une description exhaustive et adéquate des liens causaux et des caractéristiques attachées à un objet. Plus largement, la connaissance suppose la capacité d'intégrer le fait dans un espace logique des raisons déterminant d'une part les inférences et les dérivations logiques possibles à faire en fonctions des normes et des règles socialement définies et d'autre part les critères de la rationalité dans une certaine communauté d'agent réflexifs. Autrement dit, être en mesure de dire « rouge » lorsque je vois la couleur rouge ne signifie pas pour Sellars que j'en ai pour autant la connaissance. La connaissance du rouge suppose une maîtrise des concepts de prédicat (et, par opposition, de sujet), de propriété (et, par opposition, de substance). « C'est également, comme l'affirme justement Bandini, savoir que de l'énoncé "ceci est rouge" on peut inférer "ceci est coloré" ou "ceci est étendu", mais non "ceci est vert" ou encore "ceci est rond"⁷ ». C'est aussi comprendre ce que peut signifier cette perception et l'action qu'elle commande dans le contexte particulier où l'on se trouve.

Ainsi, comme le souligne Bandini, la critique sellarsienne du donné ne se limite pas qu'au domaine de l'épistémologie, mais développe une théorie de la signification s'opposant à l'atomisme référentialiste du donné sémantique : « la signification de manière générale n'est pas une affaire de relation mot-monde, mais de classification fonctionnelle⁸ ». La sémantique sellarsienne se

⁷ Bandini, A. (2012), *Wilfrid Sellars et le mythe du donné*, p. 108.

⁸ *Ibid.*, p. 110.

développe ainsi dans une logique tout à fait voisine à la philosophie du langage du second Wittgenstein : la signification et l'usage sont déterminés en fonctions des règles du jeu de langage au sein duquel nous jouons. La possibilité de « faire des coups », de « marquer des points », bref de maîtriser un langage et ses concepts suppose ainsi une prise de conscience de l'espace logique normatif dans lequel nous nous trouvons, espace dont nous héritons socialement et qui détermine l'étendue des configurations significatives susceptibles d'être formées.

Cette vision normative et sociale de la connaissance jouera un rôle essentiel pour ceux que Bandini nomme, non sans une touche d'humour, les sellarsiens « de gauche » : Robert Brandom, John McDowell et Richard Rorty. Ces derniers s'attarderont d'avantage à la réflexion sellarsienne portant sur l'espace logique des raisons, au caractère social du savoir et à l'idée de la science comme étant, de la bouche même de Sellars : « une entreprise se corrigeant d'elle-même, et pouvant mettre en péril *n'importe quelle* affirmation, quoique pas *toutes* à la fois⁹ ».

Par contre, malgré la richesse théorique d'une telle lecture, cette interprétation de l'œuvre de Sellars, s'inscrivant dans une perspective résolument néo-hégélienne, tend à négliger, comme le montre Bandini, tout un pan de la pensée de Sellars, à savoir son attachement à un certain naturalisme.

On peut, dans le champ des interprétations de l'œuvre de Sellars, opposer cette école de pensée à ce que Bandini appelle les sellarsiens « de droite » pour qui, au contraire, c'est le naturalisme de Sellars qui importe. « La science, affirme Sellars, est la mesure de toute chose¹⁰ », voilà ce que Paul Churchland, Daniel Dennett et Ruth Milikan retiennent de l'œuvre de Sellars. Ils en dérivent le projet d'une naturalisation de l'esprit.

C'est devant ces divisions d'écoles sur la manière d'interpréter l'héritage philosophique de Sellars que l'on comprend toute la difficulté de l'entreprise philosophique de Sellars que Bandini tente, avec succès, d'exposer tout au long de son ouvrage. Elle souligne – contre toute lecture abstraite ne mettant l'emphase que sur

⁹ Sellars, W. (1992), *Empirisme et philosophie de l'esprit*, Paris, L'Éclat, p. 83.

¹⁰ Bandini, A. (2012), *Wilfrid Sellars et le mythe du donné*, p. 108.

un des multiples aspects de l'œuvre – la complémentarité de ce que Sellars nomme l'image manifeste et l'image scientifique du monde. Entre le normativisme et le naturalisme, entre le fondationnalisme et le cohérentisme, l'entreprise « stéréoscopique » (le terme est employé par Sellars pour caractériser sa propre approche en philosophie) entend non pas se camper dans l'une ou l'autre des alternatives, mais entend justement en dépasser le dualisme en exposant la complémentarité.

Le livre de Bandini a ainsi le mérite non seulement de présenter de manière exhaustive et accessible la critique sellarsienne du mythe du donné, mais également de situer le rôle de cette critique dans le contexte plus large de l'édifice philosophique de Sellars, édifice dont on a trop souvent négligé les multiples dimensions et subtilités lui conférant non seulement sa complexité, mais également son originalité.